

LE DOSSIER DE PRESSE  
DE "THÉSÉE"

(SUITE)

RENÉ LALOU

*(Les Nouvelles Littéraires,  
11 juillet 1946)*

*(Né en 1889, romancier, critique et historien des lettres — son Histoire de la Littérature française contemporaine de 1870 à nos jours, parue en 1922, connaît en 1946 sa troisième édition —, René Lalou est l'auteur, entre autres articles sur Gide, d'un long essai publié en guise d'introduction à une édition du Dostoïévsky de Gide (Paris : "L'Intelligence", Henri Jonquières & Cie, ach. d'impr. 15 février 1928, tirage limité à 1120 ex.), puis en un volume séparé : André Gide — Strasbourg : "Collection de la Nuée Bleue", Éd. Joseph Heissler, ach. d'impr. 12 octobre 1928, tirage limité à 770 ex.)*

LE LIVRE DE LA SEMAINE.  
THÉSÉE, par ANDRÉ GIDE.

Dans un des spirituels billets qu'il cisèle comme des sonnets et qui formeront, quelque jour, un autre recueil de *Trophées*, Jean Paulhan présente les *Cahiers de la Pléiade* (1). Ils ne se soucieront point, avertit Paulhan, "de publier des textes de tout point admirables et dus aux grands écrivains de l'heure". On y estime, en effet, "qu'un texte douteux n'est pas toujours sans charme ni sans mérite, et qu'il arrive aux grands écrivains de l'heure d'avoir leur sommeil". Mais le premier de ces cahiers s'ouvre par un long et important *Thésée* d'André Gide. Goût de la contradiction ou de l'épigramme ? J'y verrais plutôt un hommage implicite, l'affirmation que

---

(1) Gallimard.

Gide a dépassé la célébrité tapageuse des grands écrivains d'une heure.

Or ce n'est point la première fois qu'André Gide nous invite à revivre les aventures de Thésée. Dès 1919, dans des "Considérations sur la Mythologie grecque", il insinuait que le fils d'Égée avait pratiqué l'oubli comme une politique : omettre de changer la voile, cela lui assurait le trône d'Athènes. On approuvait cette explication, avec un sourire de connivence, lorsque Gide situait ainsi Thésée entre Hercule et Ulysse. Avouons que cette irrégularité le gêne davantage, et nous aussi, maintenant qu'il autorise Thésée à prononcer son panégyrique.

Ne me reprochez pas l'équivoque de l'adjectif possessif dans cette phrase ; car elle persiste tout au long du monologue de Thésée. Bien entendu, il a parfois cette allure de parodie à la Meilhac-Halévy que l'on retrouve fatalement dans les modernes versions des légendes helléniques, chez Giraudoux comme chez Anouilh. Mais dans les discours de Thésée, André Gide est toujours présent. C'est lui qui dicte les subtiles interprétations du labyrinthe où chacun est prisonnier de ses propres illusions, du rôle d'Ariane qui demeura sur le seuil pour assurer à son amant le plaisir des vertiges sans que fût rompu entre eux le fil de la lucidité. C'est encore lui qui consacre cinq ou six lignes de prose harmonieuse à préparer l'explosion d'une de ces boutades viriles qu'il apprit en lisant Stendhal.

Mais la plus profonde et constante préoccupation d'André Gide, vous la reconnaîtrez moins à ces détails qu'au désir qu'il prêtait à Thésée de léguer cette confession à son fils. Hippolyte mort, le témoignage paternel n'en reste pas moins dédié à un jeune lecteur. Et il sera d'autant plus probant qu'il enferme le récit d'une rencontre avec Dédale et Icare. Magnifique somme d'expériences humaines que Thésée livre à ses descendants. Ainsi, dans le drame d'*Œdipe*, le porte-parole d'André Gide s'efforçait-il d'instruire Étéocle et Polynice.

Cela nous excusera d'avoir, depuis une quinzaine d'années, tenu cet *Œdipe* pour une sorte de testament intellectuel. En fait, il marquait une étape : Thésée ne déclare-t-il pas que la confrontation avec Œdipe fut le "couronnement de sa gloire" ? A toute biographie d'André Gide s'ajoute désormais un chapitre. Il a pesé les mérites de l'homme qui vainquit le Sphinx et de celui qui triompha du Minotaure. S'il admire la "sagesse surhumaine" du roi de Thèbes, il donne la préférence à l'Athénien qui, ayant dompté tant de monstres, est demeuré fidèlement "enfant de cette terre" et a su fonder une ville "où

asseoir la domination de l'esprit". Conscient de la portée de son message, André Gide se tournait résolument vers l'avenir lorsqu'en avril 1944 il s'identifiait à Thésée et concluait ce qu'il nommait son "dernier écrit" par cette profession de foi : "Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu."

RENÉ LAPORTE

(Opéra, 25 septembre 1946)

*(Poète, dramaturge et romancier — La Part du feu, en 1935, se voulait un nouvel Immoraliste —, René Laporte est, en 1946, le critique littéraire attitré de l'hebdomadaire Opéra, où il a publié deux mois plus tôt un article sur le Journal 1939-1942 de Gide.)*

L'AVENTURE ET SON REVERS.

ANDRÉ GIDE : THÉSÉE (Gallimard).

Un petit livre, mais combien précieux ! Chaque phrase se prolonge, se multiplie — impose à l'esprit du lecteur une réflexion, une contre-phrase. Telle est la vertu d'une certaine forme d'"art classique" que la concision et la clarté y créent le mystère. Cette lumière crue invente obligatoirement une ombre portée. La littérature de l'immédiat est tellement à la mode, nous défend si violemment de songer au passé et à l'avenir des personnages qu'elle peint — que toute une mythologie commence à nous échapper. Voir de l'homme ce qu'il montre dans la minute présente, dans l'acte qu'il accomplit au présent, correspond assez bien à l'époque mal gardée que nous traversons. Il faut des polices, c'est-à-dire des mœurs, des volontés et des orgueils, pour que la créature ose se juger en face de ce qu'elle fut ou pourrait être. Aujourd'hui, elle est — et cela lui demande un suffisant effort.

Or, il se trouve que Thésée a surtout un passé. C'est là le bénéfice des héros, le petit capital qu'ils ont amassé pour leurs vieux jours. Quand ils vivent plus longtemps que Tristan, on comprend qu'ils aient du plaisir à feuilleter ce mémorial. Dans le traité d'André Gide (dont il faut admirer aussi l'intérêt "romanesque", la vivacité de récit, s'ajoutant à un continuel refus de cette lourdeur confuse à quoi les jeunes penseurs semblent, eux, se contraindre), le héros se raconte. Il s'assied au coin de ses actes, comme auprès d'un foyer, et ainsi s'éclaire. Evidemment, je ne pense pas que le vrai Thésée ait eu autant d'esprit, autant d'ironie surtout. Mais tel qu'on nous le présente, il est assez révolutionnaire pour demeurer perpétuellement jeune.

Avant que d'être philosophe, il a été aventurier. La vie dangereuse est une excellente préface à la réflexion. Celle de Thésée débute, en fait, par le voyage de Crète. L'affaire du Minotaure — l'individu sacrifié à la bête, mais à une bête qui est peut-être un dieu : quel attrait ! — est depuis des centaines d'années restée assez mystérieuse pour que chaque auteur l'explique à sa façon. On se souvient que dans une très belle pièce, *Le Voyage de Thésée*, Georges Neveux nous révélait que le Minotaure, c'est nous-mêmes, c'est-à-dire que nous portons en nous ce qui nous dévore — se plaçant ainsi à l'inverse de J.-P. Sartre pour qui "l'enfer, c'est les autres". André Gide, lui, croit au taureau fabuleux, parce qu'il croit aux légendes. Seulement, son Thésée, quand il sera venu à bout du monstre, ne saura pas très bien comment il y est arrivé. Pour André Gide, du reste, c'est moins le Minotaure en soi qui est intéressant que l'étrange famille qui gravite autour de lui. Pourquoi a-t-on placé le méchant animal au centre du labyrinthe ? Parce que Minos préférerait dérober au sarcasme public ce fruit des amours coupables de sa femme Pasiphaé. Et qu'est-ce qu'Ariane, sinon une excitée et une raseuse ? Oui, bizarre en vérité, cette famille régnante de Crète auprès de qui Thésée aborde avec le seul préjugé de se conquérir une renommée. Par sa voix, André Gide nous décrit ce milieu avec un humour très entraînant. On peut rire des monstres et des phénomènes psychologiques quand ils se sont figés dans la glu de l'épopée. Ils ne mordront plus, et ils ne démentiront pas. Voici Pasiphaé, qui, pour expliquer sa fâcheuse aventure, s'écrie avec un comique fort involontaire : "Je suis de tempérament mystique. J'ai l'amour exclusif du divin." Voici Dédale, inventeur du labyrinthe, esprit précis et en fait assez peu orthodoxe pour opposer la science aux dieux. Lesquels, remarquons-le, ne sont pas mieux traités par Thésée. Au soir de sa vie, presque au moment de les affronter, il leur consacre des phrases sévères : "Les hommes, lorsqu'ils s'adressent aux dieux, ne savent pas que c'est pour leur malheur, le plus souvent, que les dieux les exaucent." Ajoutons qu'il rapporte, sans frémir, les propos délirants du jeune Icare à la recherche d'un dieu unique, et qui parle — comme par hasard — de croix.

L'aventure de Crète, qui se poursuit par l'abandon à Naxos d'Ariane, par le règne triomphant, à Athènes, et plus tard par le mariage avec Phèdre, occupe la plus grande partie des souvenirs du voyageur. Mais là réside surtout le pittoresque. C'est en glissant davantage sur la dernière partie de sa vie, que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, Thésée se montre le plus explicatif. Tout au moins sur le plan philosophique. Discret sur

ses malheurs venus de Phèdre — malheurs à la mesure commune — il s'étend davantage sur sa rencontre avec Œdipe. Celui-ci lui arrive, exilé, aveugle, traînant son cortège d'imprécations. Et voici que Thésée, qui n'a rien à envier à qui que ce soit sur le chapitre de la réussite et de la grandeur, nous apparaît comme un peu jaloux. Il pressent que le drame d'Œdipe est plus pathétique et sera plus exemplaire que le sien. Car, lui, Thésée, n'est, en somme, qu'un roi vainqueur, un amant que l'amour a servi sans jamais l'alourdir, en somme, quelqu'un qui a fait assez bon marché de la conscience. Tandis qu'Œdipe, en se punissant comme l'on sait, a voulu franchir les bornes intérieures de l'âme, aller chercher à la fois sa justice et son supplice au delà de notre univers habituel. Ainsi, il se hausse — par sa douleur comme par ses raisons. Et quand il dit à Thésée en substance : "Personne ne m'a compris quand je me suis crevé les yeux, et tu ne me comprendras pas davantage", il condamne en quelques mots l'enture de surface, la gloire acquise à bail et révocable.

Toute œuvre nouvelle, dans une œuvre aussi importante qu'est celle d'André Gide, devrait pouvoir se placer, comme un maillon, dans une chaîne des significations. S'il y a ici d'autre mythe que celui de Thésée, s'il y a tentative de mythe de la part de l'écrivain lui-même, je ne voudrais pas me tromper en avançant qu'André Gide, vers le bout de sa longue et féconde expérience, a fait le bilan de tout ce qu'il a discerné en lui et vu autour de lui. Et il est plus proche d'Œdipe que de Thésée.

VICTOR MOREMANS

(*La Gazette de Liège*,  
10 janvier 1947)

*(Peut-on rappeler ici que Victor Moremans, huit ans plus tôt dans cette même Gazette de Liège, avait été l'auteur du premier article sur Nathalie Sarraute, et le seul critique à avoir aussitôt su voir dans Tropismes, avec une perspicacité singulière, "l'échantillon avant-coursur d'une œuvre dont l'acuité et la profondeur nous surprendront peut-être un jour"...?)*

THÉSÉE, par ANDRÉ GIDE.

Nous avons récemment rendu compte du *Journal* d'André Gide — ou plus exactement des pages de ce *Journal* qui embrassaient les années cruciales 1939 - 1942. Presqu'en même temps que cet ouvrage, l'auteur d'*Amyntas* en publi-

ait un autre que nous nous étions borné à signaler et sur lequel nous voudrions aujourd'hui nous attarder plus longuement.

Sans doute, il ne s'agit plus ici d'un "journal" au sens littéral du terme — c'est-à-dire d'une œuvre, sinon toujours dictée par l'événement, régie du moins par l'ordre chronologique, mais c'est pourtant, encore, en dépit de son affabulation empruntée à la mythologie, à une sorte de confession camouflée que nous avons affaire. Nous ne surprendrons personne en disant que c'est là ce qui donne à cette œuvre sa saveur particulière et ce qui en fait surtout l'intérêt. A travers la fable rajeunie et contée avec l'esprit le plus libre et le plus délié qui soit, ce sont, donc, les démarches d'une âme en quête d'elle-même et de son expression la plus achevée que nous allons suivre car il n'est pas, en effet, de livre plus "gidien" que ce *Thésée*.

Pour renouveler leur inspiration, de nombreux écrivains, qui se donnent ainsi par surcroît un petit air d'érudition facile, ont fait appel aux légendes mythologiques. S'égarant dans de multiples complications qu'ils n'avaient pas le courage ou le bon esprit d'élaguer, ils n'en ont souvent retenu qu'un faux clinquant, ne réussissant pour le surplus qu'à les rendre moins compréhensibles et plus ennuyeuses.

Avec André Gide, il en va tout autrement. Des événements qu'il évoque, il ne retient que l'essentiel, dépitant par ailleurs dans les héros qui en sont les acteurs ce qu'ils ont d'original, certes, mais aussi ce qui les rapproche de nous et en fait des êtres accessibles et humains.

Tel est particulièrement le cas pour *Thésée*, auquel il prête la parole et qui va nous raconter, avec le naturel et la bonne humeur d'un héros d'aujourd'hui — un de ces vrais héros qui, bien entendu, le serait sans le savoir et ne tirerait aucune vanité de ses exploits — sa fameuse expédition en Crète.

*Thésée* qui, comme par hasard, se trouve avoir, pour notre plaisir, l'esprit, la finesse, la pénétration psychologique, le sens de la mesure et la malice d'André Gide, tient tout d'abord à se faire connaître. Il se présente donc à nous, comme fils de roi bien sûr, mais sans attacher à ce titre plus d'importance qu'il ne faut, se plaisant davantage à insister sur son caractère primesautier, sa nature indépendante, son tempérament voluptueux, son insouciance, sa bravoure, ses ambitions et ne se rappelant les sages enseignements de son père que pour se souvenir avec plus de complaisance de ses amours juvén-

les, de son espièglerie et de son "humeur volage".

Ce qu'il tient qu'on sache également, c'est que, fidèle au conseil de son ami Pirithoüs, il eut toujours le souci de ne jamais s'attarder ni aux femmes ni aux joies les plus subtiles, et quelles qu'aient été les raisons qui, un instant, le retinrent, il s'empressa de passer outre.

"Ainsi fus-je toujours moins occupé ni retenu par ce que j'avais fait, nous confie Thésée (ou André Gide), que requis par ce qui me restait à faire ; et le plus important me paraissait sans cesse à venir."

Mais Thésée a hâte d'en finir, comme il dit, avec ces "bagatelles préparatoires" où il ne se compromettait somme toute qu'assez peu, pour en arriver à la grande aventure de sa vie : son départ pour la Crête et sa lutte contre le Minotaure — ce monstre auquel chaque année sept jeunes filles et sept jeunes gens de chez lui devaient être sacrifiés et dont il voulait à tout prix triompher afin de libérer son pays "de cet abominable impôt".

L'entreprise est hasardeuse et périlleuse, car ceux qui se sont engagés dans le labyrinthe où gîte le Minotaure n'en sont pas revenus. Mais Thésée, confiant dans son étoile, comme on dit, ne se préoccupe guère du danger qu'il va courir. Bien plutôt songe-t-il aux nouveautés et aux charmes de la Crête dont on lui a dit merveille et qu'il ne connaît pas, aux attraits de la Cour du Roi Minos dont le luxe l'éblouit, et aux jeux solennels organisés en son honneur car, au mépris de toute prudence, il n'a pu taire ses origines.

Thésée n'est pas non plus sans avoir remarqué Ariane, la fille aînée de Minos à laquelle dès le premier contact il a plu visiblement et qui, dans la suite, ne se fera pas faute de le lui démontrer de façon pressante. Aussi est-ce gonflé d'optimisme et d'assurance qu'il se prêterait à l'épreuve de la mer, à quoi Minos a décidé de le soumettre et qui doit démontrer qu'il est authentiquement le fils du dieu Poséidon ainsi qu'il l'a affirmé.

Vainqueur de cette épreuve, Thésée, plus sûr de lui que jamais, s'apprête donc à affronter le Minotaure. Après une conversation avec la tendre et exigeante Ariane qui le secondera dans son entreprise en le retenant du dehors par un fil, tandis qu'il pénétrera dans le labyrinthe, il est d'autant plus certain de son succès que Dédale, frère de Minos, lui a fourni sur l'ancre de celui qu'il veut abattre des renseignements précieux qu'il compte bien mettre à profit.

Sur son triomphe, Thésée, comme un vrai héros, sera d'autant plus discret que d'autres tâches le requièrent. Débarrassé du Minotaure, il lui reste à se libérer d'Ariane qui déjà l'importune. Son ami Pirithoüs, qu'il a arraché non sans peine aux ivresses du Labyrinthe, va lui prouver sa reconnaissance en lui venant en aide. Et ce sera alors l'habile substitution de Phèdre à Glaucos, qu'il feint de ramener en Grèce alors que c'est la première qui l'intéresse, et l'abandon de "la lassante Ariane", sa sœur dupée, à Naxos.

De la mort de son père Égée qui se jeta à la mer en apercevant sur son bateau les voiles noires qu'il devait, comme convenu en cas de succès, remplacer par des voiles blanches et qu'il a — simple oubli — omis de changer, Thésée ne nous parlera que pour mémoire, préférant terminer son récit en nous faisant quelques confidences sur sa vie intime pour nous permettre d'en tirer d'utiles leçons et en nous donnant un aperçu de ses idées politiques et philosophiques qui, bien entendu, Gide aidant, sont si lucides et si justes qu'elles constituent pour notre époque une salutaire méditation.

Le livre s'achève sur un dialogue entre Œdipe et Thésée qui en forme le sommet. Nous ne connaissons, en effet, rien de plus poignant que cette confrontation et de plus pénétrant que les propos de ces deux héros qui, au soir de leur vie, ont atteint dans un sens diamétralement opposé leur vérité, le premier professant une sorte de "sagesse surhumaine" et tirant parti de son infortune pour en obtenir "un contact plus intime avec le divin", le second restant "enfant de cette terre" et s'obstinant à croire que l'homme, quel qu'il soit et si taré qu'on le juge, "doit faire jeu des cartes qu'il a".

On nous objectera peut-être — mais on aurait évidemment tort — que mis à part le ton familier qu'André Gide a adopté pour nous conter la célèbre légende de Thésée, l'œuvre que celui-ci vient de publier n'offre qu'un intérêt assez relatif. Encore que ce ne serait déjà pas si mal d'avoir renouvelé un thème antique en nous le rendant à la fois plus humain et par conséquent plus accessible, ce qui fait, répétons-le, l'attrait extraordinaire de ce livre — c'est précisément tout ce que Gide y a mis de soi-même.

Certes c'est Thésée qui nous parle, mais il ne faut guère connaître son œuvre pour ne pas se rendre compte dès les premières pages que c'est l'auteur des *Nourritures terrestres* qui, par ce truchement, s'adresse directement à nous.

C'est ainsi que lorsque Thésée déclare : "C'est à

moi-même que je me dois", on croit lire la devise gidienne la plus stricte et la plus rigoureuse qui se puisse être. N'est-ce pas Gide lui-même que, par ailleurs, l'on retrouve avec toutes ses aspirations et son besoin d'absolu, lorsqu'il fait dire à Icare : "J'ai parcouru toutes les routes de la logique. Sur le plan horizontal je suis las d'errer. Je rampe et je voudrais prendre l'essor : quitter mon ombre, mon ordure, rejeter le poids du passé. L'azur m'attire, ô poésie ! Je me sens aspiré par en haut. Esprit de l'homme, où que tu t'élèves, j'y monte... Je ne sais quel est cet attrait qui m'engage ; mais je sais qu'il n'est qu'un terminus unique : c'est Dieu".

Tous les thèmes gidiens : ceux de la divinité, de la foi, de l'inquiétude, du doute, de l'ironie, de la valeur personnelle, de l'aristocratie de l'esprit, nous les retrouverons ainsi suggérés en quelques observations lapidaires dans le récit de *Thésée* et c'est ce qui en fait son intérêt, sa richesse et sa substance.

On a voulu voir dans le *Thésée* d'André Gide une sorte de testament littéraire. Nous nous demandons pourquoi. Un écrivain capable de nous donner une telle œuvre, en nous offrant, par surcroît, une sorte de synthèse de sa philosophie, ne semble nullement avoir dit son dernier mot. En pleine possession de ses moyens, on peut attendre de lui d'autres livres encore, pleins de suc et de sève. Celui-ci est en tout cas d'une étonnante verdeur et d'une extraordinaire richesse. Jamais André Gide ne s'est révélé à la fois plus sûr de son métier et de sa langue, plus gracieusement léger à la fois, plus finement ironique et plus profond.

Nous tenons quant à nous son *Thésée* digne de *Candide*, pour une manière de chef-d'œuvre — et nous avons réfléchi avant de l'écrire à toute la valeur de ce mot.

ROGER CAILLOIS

(Spectateur, 25 juin 1946)

(A cet article fort sévère sur *Thésée* devait succéder une semaine plus tard, dans le même hebdomadaire et dans la même "Chronique de Roger Caillois" (né en 1913, il publia *Le Mythe* et *l'Homme* en 1938 et fut élu en 1971 à l'Académie française), un éreintement du Journal de Gide : l'hostilité de cet ancien surréaliste était opiniâtre et active...)

LE STYLE D'ANDRÉ GIDE

André Gide vient de publier, dans le premier des Cah-

*iers de la Pléiade*, un *Thésée* très soigneusement écrit. Il n'y a presque pas de phrases du long texte qui n'appellent sur quelque point la remarque grammaticale. J'imagine que l'auteur s'est beaucoup diverti d'introduire en chacune un étonnant raffinement. Il peut être instructif d'en signaler plusieurs.

On sait qu'André Gide archaïse volontiers. De fait, on trouvera dans ce *Thésée* de nombreux mots, tombés en désuétude, par exemple *escamper* pour finir, *rengréger* pour accroître, sans compter la séquelle plus commune des termes comme *pourchas*, dont les écrivains moins érudits ou moins délicats assaisonnent leur prose, quand ils sont en veine d'élégance.

Certaines constructions sorties de l'usage sont également remises en honneur : ainsi le verbe *empêcher* est fréquent, employé absolument dans le sens d'embarrasser. L'auteur entendant sans doute marquer le coup, a risqué l'indiscrétion. De même, il utilise sans trop de modestie une tournure assez rare en français moderne, la subordonnée infinitive à sens final, introduite par un adverbe relatif. Il écrit "digne du trône, où lui succéder" et, plus loin, dans l'espace de deux pages et demie, sans laisser au lecteur le temps de se remettre : "il te reste à fonder Athènes où asseoir la domination de l'esprit", "Je regagnai la première salle où rejoindre mes compagnons" et "réintégrant cette geôle qu'on est à soi-même d'où ne pouvoir plus sortir". C'est peut-être là beaucoup d'insistance pour une seule trouvaille, mais l'écrivain, comme s'il doutait de lui, tient à assurer ses audaces en les répétant. Jamais, en tout cas, ce tour ne fut si employé qu'il ne l'est ici.

D'autre part, l'auteur place avec prédilection l'épithète avant le nom, ce qui n'est guère normal, sauf pour les adjectifs courts, à moins qu'on ne désire tirer de l'inversion un effet particulier. André Gide recourt gratuitement à ce procédé et il écrit, comme entraîné par l'habitude : "Un immédiat emploi", "un continu symbole", tout comme il écrit "un inatteignable sommet" (où l'adjectif peut passer pour une création, le français, ce me semble, connaissant ou ne reconnaissant qu'inaccessible). En l'occurrence, l'écrivain obéit d'ailleurs à une tendance de la langue contemporaine. Car, dans les textes des semi-illettrés qui emplissent hebdomadaires et revues, l'épithète, parfois, précède le substantif avec une telle constance qu'il paraît qu'on écrira bientôt, comme Raymond Roussel, "de l'écolier papier". Cela tient, je suppose, à l'idée que les novices se font du beau style, et qui est sur ce point curieusement la même que celle d'André Gide.

André Gide, en revanche, dispose d'une syntaxe infiniment plus complexe que celle de la plupart des prosateurs contemporains (je ne parle pas de la poésie où, comme nul ne l'ignore, l'énumération a remplacé toute syntaxe). C'est au point que, souvent, il cumule les finesses. Usant de l'ablatif absolu, il écrit "ton destin parfait" (pour : "ton destin une fois accompli"), retenant en outre l'attention par le sens inaccoutumé du participe. Ailleurs, empruntant un tour cher aux précieux, il écrit avec la même grâce : "Je tendis, de mon plus galant, l'onix à la reine" où l'emploi d'un superlatif neutre en fonction de substantif est d'une exceptionnelle recherche (Vaugelas était déjà sévère dans un cas semblable, pour le simple positif, mais, pour lui, le bon style était celui où rien ne se remarque, non celui où tout se remarque).

La syntaxe d'accord n'a pas moins d'intérêt. Par exemple, le verbe est laissé au singulier après plusieurs sujets dont le dernier, seul, est relié aux précédents par un disjonctif : "Gloire à laquelle ne parvint Hercule, Jason, Bellérophon ni Persée." Plus audacieuse encore est cette proposition : "Pas de barrière ou de fossé que hardiesse et résolution ne franchisse", où il faut admettre, pour justifier l'accord, que les deux sujets représentent les aspects différents d'un tout indissoluble. D'autres surprises guettent en très grand nombre le lecteur : subjonctifs déconcertants, concordance des temps inattendus, ellipses équivoques qui passeraient pour solécismes si l'on ne savait pas à qui l'on a affaire. Telle cette suppression téméraire aujourd'hui du *ne* dans la phrase suivante : "Depuis quand les taureaux ont-ils devoré que des prés ?"

Une autre caractéristique de l'auteur, qu'on retrouve dans la plupart de ses ouvrages, consiste en les continuelles retouches qu'il fait à la langue, écrivant *peu ensuite* à la place de *peu après* ou *en air libre* à la place de *à l'air libre*, etc., de sorte que, là encore, n'était sa réputation, on se fourvoierait aisément, imaginant telle phrase écrite par un étranger malhabile et inexact, on se hâterait charitablement de le corriger.

o

Voici cependant la morale de l'histoire : c'est qu'il existe réellement un moyen de distinguer une pareille prose de celle d'un quelconque analphabète. Elle s'en sépare à la fois par le nombre et par la qualité de ses écarts. Jamais un ignorant ne réussira à rassembler en si peu d'espace autant de tours surprenants ou discutables. Il sera, par endroits, correct malgré lui, car, s'expri-

mant comme tout le monde, il lui arrivera de le faire de temps en temps, comme on doit. C'est qu'il ne se surveille pas autant qu'André Gide qui, à chaque ligne, s'efforce de s'éloigner de l'usage commun par quelque exquise et ingénieuse surenchère, se torturant prodigieusement pour parvenir avec assez de suite, allant, s'il le faut, jusqu'au calembour ou presque, écrivant, par exemple : "Je déclarai suffisamment" pour : "Je déclarai avec suffisance" (trop vulgaire, sans doute). La pauvreté de l'écrivain sans culture s'oppose ainsi clairement à l'excès de science et de richesse de l'autre. Et si les effets semblent parfois identiques, au point qu'on ne saurait toujours les reconnaître avec certitude, on voit assez que les causes demeurent inverses, ce qui est fort consolant.

Heureux l'artiste subtil qui peut se permettre une telle virtuosité! Mme Noulet assure quelque part que les beautés du français ne sont pas ornementales, mais grammaticales. Je le crois aussi, mais je ne sais que penser de ce style d'André Gide, si extraordinairement orné et dont la plupart des ornements sont justement grammaticaux. Je m'étonne, néanmoins, du long acharnement qui fait tenir pour classique une prose à ce point baroque.

JUSTIN O'BRIEN

(*New York Herald Tribune Book Review*,  
30 octobre 1949)

(Ce compte rendu du célèbre spécialiste américain a été recueilli en 1967 dans son livre *The French Literary Horizon* (New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press), pp. 109-10.)

THESEUS by ANDRÉ GIDE. Translated from the French by JOHN RUSSELL. Lithographs by Massimo Campigli, 100 pp. New York : New Directions. \$ 52.50.

Throughout his career André Gide has shown a remarkable predilection for Greek mythology ; characters such as Narcissus, Oedipus and Prometheus figure as heroes of individual works and many others enter occasionally. As early as 1911, he began reflecting on Theseus as a subject, but did not write the story of that virile hero who slew the Minotaur until his North African exile during the recent war. First published in French by Pantheon Books in 1946, the book was reworked and shortened before appearing in Paris later the same year. Beautifully translated by John Russell, it now appears in a sober and handsome volume hand set in Garamond by Hans Mardersteig at Verona and illustrated in twelve lithographs by the I-

talian painter Massimo Campigli.

The text deserves such special treatment, for it is a gem of ironic story-telling, which may well become one of the classics of our time. Written when Gide was in his seventy-fifth year, it assembles many of his favorite themes. As Theseus narrates in the first person his deeds of prowess in overcoming monsters and dominating women, one recognizes the early fervor of the *Fruits of the Earth* and the insistence upon self-knowledge in order to achieve self-realization. It is equally characteristic of Gide that the famous labyrinth should be psychological in nature and that Icarus should have gone mad through attempting to escape it upward.

In his "Reflections on Greek Mythology" Gide sees myths as rational explanations of natural phenomena. What, consequently, is more logical than to point out that Theseus forgot on purpose to change his sail or that bulls are not carnivorous or that, though a native of Attica, Theseus was out of his element in sophisticated Crete?

After the Cretan adventure and the rape of Phaedra, Theseus becomes the assembler of cities and builder of Athens. At this stage Gide arranges for this unrepentant materialist a supreme encounter with blind Oedipus, now become a symbol of spirituality. Few things could be more revelatory of Gide's essential dichotomy — his Goethian humanism and his longing for the metaphysical — than their conversation.

As has happened with most of Gide's works, early readers, misled by the use of the first person, identified Theseus with Gide. It is more nearly true to see all of the characters as personifications of various aspects of this so complex writer. Every word of this little tale, indeed, is charged with meaning. This is why it had to be translated with consummate skill and, for full appreciation, has to be read more than once.

(Suite de ces Dossiers de presse  
aux prochains numéros.)

*University of Toronto Bulletin, October 17, 1975 — Page 3*

# ***Gide symposium***

